

## Aborigènes d'Australie

### "Si vous prenez soin du pays, il prendra soin de vous"

Pour les Aborigènes d'Australie, l'environnement fait partie intégrante du système social et de parenté, et il est constructeur de l'identité profonde de ses habitants. A ce titre, il y a perpétuelle recherche d'échanges et d'équilibre entre les différents éléments humains et non-humains composant cette société. Le moindre déséquilibre aurait des impacts directs importants et immédiats sur la survie des Aborigènes. Une telle culture est donc par la force des choses écologique. Explication et témoignage de Martin Préaud, Anthropologue (doctorant à l'EHESS et James Cook University, préparant une thèse sur les politiques autochtones des Aborigènes du Kimberley) qui explore la culture aborigène.

### "La terre ne m'appartient pas, c'est moi qui appartient à la terre".

Cette phrase souvent prononcée par les Aborigènes montre que l'image d'une "vie en harmonie avec l'environnement naturel et les lois de la nature" n'est pas fautive, puisque qu'il n'existe pas, dans leur relation au monde, de différenciation entre les Hommes et la nature. Simplement parce que la "nature", c'est-à-dire les éléments naturels, les espèces animales et végétales, font partie de leurs systèmes de parenté. En effet, les individus se distribuent dans des réseaux de parenté classificatoires (pas forcément biologiques), auxquels les lieux, les espèces animales et végétales, tout autant que les Hommes, participent. Ces liens inscrivent tous les éléments composant le réseau dans des relations spécifiques : devoirs de partage ou d'entraide mais aussi d'évitement ou de respect. Quoiqu'il arrive, on n'existe jamais seul. Ces réseaux de solidarité très forts, parfois oppressants, permettent encore aujourd'hui aux plus fragiles de tenir debout, même en ville.

### La recherche d'un équilibre dynamique

C'est avec tous ces éléments de parenté qu'il faut "négocier" pour pouvoir se nourrir, boire, utiliser le bois pour faire du feu, etc. En réalité, plutôt que d'harmonie, il vaut mieux parler d'équilibre dynamique : écologiquement, un territoire donné ne peut pas porter plus d'individus que le territoire ne peut le supporter en termes de nourriture et de réserves de ressources. Cela a parfois des conséquences que notre conception de l'écologie, très conservatrice, réprouve. Par exemple, on sait que des espèces animales, tels que les marsupiaux géants, ont disparu de l'Australie peu après l'arrivée des premiers Aborigènes et que leur utilisation du feu a considérablement modifié les paysages australiens.

Le nomadisme aborigène participe de cet équilibre et de cette dynamique écologique : le mouvement permet de déplacer le poids de l'Homme sur les ressources et de laisser les zones se régénérer. Les itinéraires mythiques sur lesquels les hommes circulaient suivaient ces cycles de renouvellement des ressources locales. Aujourd'hui, la sédentarisation forcée des Aborigènes est source de déséquilibre car leur chasse dépeuple les zones d'habitation sans possibilité d'auto-régénérescence. Autrefois, dans le désert, lieu de vie fragile, des infanticides avaient lieu lorsque les conditions de vie devenaient trop difficiles et que le nomadisme ne suffisait plus à réguler la pression humaine.

### Relation aux lieux et identité profonde

Les lieux sont culturellement significatifs et le restent encore aujourd'hui. *Les Aborigènes pensent leurs "pays" respectifs comme vivants et habités, constitués par des réseaux de circulation [NB : l'image du corps émergeant de l'eau est celle de David Banggal Mowaljarlai et lui est propre]. Ce qui anime ce paysage et contribue à en faire un pays, ce sont les empreintes laissées par les Ancêtres (simultanément humains et non humains) au moment de la création. Ces empreintes se manifestent sous de multiples aspects (objets, chants, motifs picturaux), ainsi que dans toutes les formes de vie (hommes, animaux, plantes, cours d'eau, lieux, etc.), ils prennent sens lorsqu'on les suit à la trace, que l'on marche et relie ces formes comme les lieux et points d'un parcours. C'est la relation à ces lieux qui révèle à l'individu son identité profonde. La piste est un corps vivant, un corps savant, constitué par des générations de marcheurs, de leurs chants, de leurs danses. Le "pays" aborigène*

*s'articule donc entre une action mythique (l'empreinte) et une action physique des corps en mouvement au sein d'un parcours déjà habité de chants, de danses, d'objets et de corps.*

### **L'environnement comme partie intégrante du système social**

*Tous ces lieux font partie intégrante du système social, au même titre que les individus. Une telle représentation sociale nécessite le nomadisme, qui instaure le mouvement entre des territoires et des individus qu'il faut mettre en lien, articuler. Les anciens organisent aujourd'hui des marches pour que les jeunes puissent se réapproprier le passé, le lien aux ancêtres et aux lieux dans les conditions présentes. Ainsi, le projet Yiriman, dans la région du Kimberley, constitué de retours périodiques sur les parcours et lieux des Ancêtres, a été créé en réponse aux troubles faisant des ravages chez les jeunes Aborigènes, tels que le chômage, la drogue, l'alcool, la violence et le suicide, liés à une perte profonde d'identité. Ces marches ne visent pas à un rétablissement pérenne sur le pays mais bien à l'établissement de relations significatives entre nouvelles générations et pays ancestraux, pour ancrer et reconstruire les identités.*

### **De l'importance de la différence**

*Une telle société exige aussi un régime social et politique fondé sur la différence comme source de relation et de production de la vie, du mouvement. On retrouve le système des réseaux de parenté classificatoires dans tous les groupes Aborigènes, mais d'importantes variations existent (systèmes matrilineaires, patrilineaires, à moitiés, sections ou sous-sections). De la même manière près de 500 langues étaient parlées sur le continent au moment de la colonisation britannique. Organisées en réseaux à l'échelle du continent, ces sociétés sont fondées sur la création de différences dans l'optique de pouvoir agir en partenariat et en complémentarité : on ne peut pas créer dans l'uniformité, la différence est le moteur de l'échange et de l'action.*

### **L'environnement comme réseau de connaissance**

Les réseaux aborigènes sont aussi des réseaux d'information. Les Aborigènes ne possèdent pas d'écriture alphabétique mais projettent leurs savoirs dans les mythes, appelés Rêves, manifestés dans les sites géographiques marqués des empreintes ancestrales, les chants, motifs picturaux et objets qui leurs sont associés. De ce fait, la compréhension du monde passe moins par le déchiffrement de codes que par la révélation, par un parent ou un être mythique, des savoirs que condensent ces lieux, chants et images : l'éducation consiste à apprendre à déployer les relations condensées dans une image ou un mot, à articuler le mythe dans le vécu. L'expression Temps du Rêve désigne une vision du monde complète et complexe qui régit l'émergence de la vie et des connaissances et les projettent dans l'environnement physique. Le Rêve n'est pas un temps mythique passé mais un espace-temps parallèle au monde vécu dans lequel il peut se révéler (émerger), par la voie du rêve nocturne ou des rituels par exemple. Toute information nouvelle est ainsi pensée et vécue comme la remémoration par les hommes de ce qui existait depuis toujours dans le Rêve.

### **Une représentation du monde en mouvement constant**

Trois réseaux de relations cohabitent donc dans le monde : le réseau topographique/géographique des sites et des ressources environnementales, les réseaux de parenté et le réseau mythique des itinéraires ancestraux et des sites nommés. Là où ces différents réseaux se superposent et se croisent émergent des lieux ou des individus. Il s'agit donc d'une vision non linéaire mais réticulaire, organisée en strates superposées en interaction constante, en accord avec la vie elle-même qui est un mouvement perpétuel d'émergence.

### **Penser ainsi la nature est profondément culturel.**

La projection de l'identité des individus dans l'environnement et dans les relations avec l'environnement est une question d'éducation, de culture qui valorise le lieu, l'ancrage, et l'idée que mon existence n'est pas limitée à mon seul corps individuel, mais qu'il est pris dans un réseau avec lequel l'interaction est permanente, quelle qu'en soit la forme. En Occident, on attribue la capacité d'action uniquement aux individus humains. On a du mal à imaginer que des éléments non humains puissent agir sur nous, car nous nous vivons séparés du reste du vivant. Les Aborigènes voient leur

action en relation avec tout ce qui les entoure, vivants ou ancêtres, animaux ou végétaux, eau, vent, etc., et interprètent en permanence leurs perceptions comme autant de signes.

L'anthropologue Tim Ingold, qui s'est intéressé aux différentes approches culturelles de l'environnement, oppose l'approche technologique sur le monde (on agit *sur* l'environnement, on le transforme, par l'agriculture, la construction, l'étude scientifique), à la vision cosmologique des chasseurs cueilleurs, où les gens se pensent *dans* l'environnement et non au dessus, à côté ou contre lui : l'engagement physique, émotionnel et social avec le milieu de vie est une condition *sine qua non* de leur existence. Les Anglais se sont appropriés l'Australie parce qu'ils avaient l'impression que les Aborigènes ne s'en occupaient pas, n'avaient pas de liens à leur territoire, car il n'y avait aucune marque visible telles que des barrières, des actes de propriétés, etc. En réalité, tout cela existait, mais cela n'était visible que du point de vue d'un autre système organisé, symbolique, rituel.

### **Organiser socialement sa propre durabilité**

Pour que notre société devienne viable, cela exige un changement total de la vision de notre place d'humain dans le monde. Les Aborigènes disent "les individus passent, sont transitoires, les noms restent". C'est une façon de se penser et de ne pas se croire immortel, et donc de penser à l'échelle de nos propres vies au sein d'un univers qui se poursuit après nous, au-delà de nous. C'est angoissant pour tout le monde d'envisager sa propre finitude et d'agir par rapport à ça. Les Aborigènes résolvent ça par le biais du totémisme de conception : les individus émergent quand un élément mythique, spirituel pénètre le corps de la mère et anime le fœtus ; à la mort de la personne ce même élément retourne à la terre, attendant la possibilité de ré-émerger dans un autre individu.

Ce qui importe ici ce n'est pas d'entretenir une vie en particulier, mais les conditions qui font que la vie est toujours susceptible d'émerger. Aujourd'hui, comme nous, l'Aborigène ancre son identité dans sa vie professionnelle ou sa situation sociale, mais les réseaux de parenté dans lesquels il est pris agissent comme contrepoids culturel, régissant le désir d'autonomie par l'exigence d'entretenir ses relations. Même s'il habite une maison, roule en 4x4 ou utilise un fusil pour chasser, l'utilisation de ces outils importés reste ancrée dans cette vision du monde singulière, cette pratique sociale de l'équilibre par la circulation. Car le lien à la terre, au pays, à l'histoire, subsiste.

En Occident, l'individu autonome veut laisser une marque, atteindre à la postérité, il oriente toute son énergie dans ce but. Il est difficile de défaire cet apprentissage culturel car il est profondément ancré en nous. "Ce qu'on sait le mieux, on ne le sait pas consciemment" (Gregory Bateson). Nous savons que notre système n'est pas viable à long terme, mais il a une telle force d'inertie qu'il paraît difficile de le changer.